Yves-Marie EVANNO et Johan VINCENT (dir.), *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)*

Éditions Codex, 2019, 446 p.

Steve Hagimont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/2932>

DOI : 10.4000/tourisme.2932

ISSN : 2492-7503

Éditeur

Éditions touristiques européennes

Référence électronique

Steve Hagimont, « Yves-Marie EVANNO et Johan VINCENT (dir.), *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)* », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 17 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/2932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tourisme.2932>

Ce document a été généré automatiquement le 20 décembre 2020.

Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Yves-Marie EVANNO et Johan VINCENT (dir.), *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)*

Éditions Codex, 2019, 446 p.

Steve Hagimont

- 1 Cet ouvrage collectif, dirigé par Yves-Marie Evanno, historien de la Première Guerre mondiale, et Johan Vincent, l'un des rares historiens français du tourisme, interroge le développement du tourisme autour de la Première Guerre mondiale, à la fois pendant le conflit et à sa suite – des « pèlerinages » au tourisme de mémoire. Le tourisme ne s'arrête pas avec le conflit, mais il connaît des évolutions importantes ; il tire ensuite profit de la guerre par l'avènement de nouveaux lieux de curiosité. L'ouvrage (28 chapitres dont 9 en anglais, 1 en espagnol, rédigés par 31 auteurs, dont 14 étrangers) est une belle œuvre collective qui défriche un terrain sur lequel il y avait jusqu'ici eu peu de publications spécifiques, en dépit de l'appel lancé par le grand historien du tourisme, John Walton, en 1996¹. Après une préface dans laquelle l'historienne Emmanuelle Cronier situe le tourisme dans l'historiographie de la Grande Guerre (qui s'était focalisée sur les loisirs des militaires), Y.-M. Evanno et J. Vincent reviennent, en introduction, sur les sources disponibles pour faire cette histoire négligée du tourisme de guerre, rares au premier abord, qui mériteraient en fait un meilleur référencement dans les centres d'archives.
- 2 La première partie confirme que le tourisme ne disparaît pas pendant le conflit. Si, aux premiers jours d'août 1914, dans les stations des pays en guerre, « presque tout le monde fout le camp » (Guillaume Apollinaire cité p. 27-28), les flux reprennent dès 1915. Une nette réorganisation s'opère cependant : les mouvements de touristes se nationalisent et abandonnent certaines régions, jugées dangereuses, au profit d'autres. En Écosse, Alastair J. Durie montre que les stations de l'intérieur et les stations de l'ouest « profitent » des bombardements de la côte est. La sociologie de la clientèle

change fortement : outre l'arrivée de militaires convalescents, elle se popularise et se féminise, par la présence des travailleuses enrichies. Dans l'Espagne neutre, San Sebastián, étudiée par Carlos Larrinaga, gagne les élites espagnoles qui fuient la France en août 1914, mais perd les clientèles étrangères. Malgré les troubles politiques et sociaux d'août 1917, le bilan de la guerre y est plutôt bon. L'Autriche (étudiée par Sonja Malzner) ou l'Algarve au Portugal (Joaquim Manuel Vieira Rodrigues) vivent des situations plus contrastées.

- 3 Cette première partie évoque aussi les pratiques touristiques des soldats combattant loin de leur pays : ainsi, la mise en place de zones de permission pour les militaires américains entre janvier 1918 et mai 1919, gérées par la YMCA, permet à une région comme le Dauphiné de profiter de la manne que représentent ces militaires bien rémunérés, qui sont autant de futurs clients potentiels (de même que les Canadiens étudiés par Jean Martin). Sur le front des Balkans, les militaires français étudiés par Fabien Shaeffer découvrent cet Orient fantasmé et en tirent des sentiments ambivalents. Ronan Richard s'intéresse pour sa part à ces « cages dorées » dans lesquelles sont pris les prisonniers militaires et civils allemands sur les côtes bretonnes. Objets de discours véhéments lorsque leurs conditions de détention paraissent trop favorables, ils sont néanmoins convoités par les hôteliers.
- 4 Dans la deuxième partie, il est davantage question de l'adaptation de l'offre touristique au conflit. Ainsi, avec le cas de Saint-Malo, Erwan Le Gall rappelle la catastrophe qu'a constituée le déclenchement du conflit pour une industrie hôtelière qui sortait d'une phase d'investissement. En 1916, la mise en place de l'impôt sur les bénéfices de guerre offre à l'historien des dossiers précieux mais incomplets du fait des lacunes comptables. Kevin James s'arrête, quant à lui, sur l'évolution du contrôle de la fréquentation hôtelière pendant le conflit en Grande-Bretagne : la peur des espions fait progressivement rompre avec le libéralisme d'avant-guerre et impose l'enregistrement des entrées et des sorties des voyageurs dans les hôtels. Un appareil d'État chargé de suivre les mouvements des touristes émerge pendant le conflit et se maintient ensuite pour des besoins statistiques. Deux articles portent sur la situation de la Suisse, profondément affectée par le conflit bien que neutre. Anna Amacher Hoppler esquisse le portrait de l'économie touristique suisse pendant la guerre tandis que Mathieu Narindal porte son attention sur la réaction des hôteliers suisses au contexte de guerre. Il s'attarde sur la transformation des menus des hôtels pour réduire les coûts d'exploitation (44 % du coût d'exploitation des hôtels avant-guerre), puis se concentre sur le processus de cartellisation qui s'opère face à l'effondrement des prix et à la montée de l'État. Partout en Europe, la guerre renforce l'idée que l'État doit intervenir en matière de tourisme. Le modèle vient, en partie, des États-Unis et c'est le Français Pierre Chabert, inspirateur du Congrès international du tourisme tenu à Monte-Carlo en 1920, qui s'en fait le passeur, comme le démontre Gilles Della-Vedova.
- 5 Les guides de voyage reviennent dans plusieurs communications. Hélène Morlier met en lumière le rôle de la guerre dans la transformation des Guides Joanne en Guides bleus. C'est en effet pour éliminer la concurrence des guides allemands Baedeker que les éditions Hachette s'associent, en 1917, aux éditeurs britanniques des Guides Murray. Mark Connelly, Tim Godden et Nadège Mariotti se focalisent pour leur part sur la manière dont la mise en récit de la guerre par les guides et le choix iconographique déterminent les lieux de mémoire des visiteurs et les paysages recherchés, jusqu'à nos jours. Au-delà des guides, Valéria Mogavero s'attarde sur les tranchées, qui focalisent

les représentations et stimulent les pèlerinages dès 1915. On croit, dans tous les pays, aux vertus éducatives de la visite des champs de bataille et on réfléchit, au cœur des hostilités, à l'organisation future de leur visite.

- 6 La troisième et dernière partie approfondit l'examen du devenir touristique de la guerre et de ses lieux suite au conflit. Simon Gregor retrace l'évolution de la fréquentation à partir d'une étude de l'institution chargée de l'inhumation des soldats britanniques et du Commonwealth, l'Imperial War Graves Commission (service créé en 1915, qui prend ce nom en 1917). Ugo Pavan Dalla Torre fait de même avec les sites de guerre italiens, dont la visite évolue de l'exaltation de valeurs héroïques et guerrières à la défense de la fraternité et de la paix. Jean-François Jagielski donne à voir en quoi consistent les premières visites des champs de bataille, d'abord qualifiées de pèlerinage, grâce au journal intime d'Yvonne Bufaumène : une visite superficielle, séquencée par les arrêts qu'impose l'autocar. Progressivement s'ajoutent, aux pèlerins, des curieux ; et une offre commerciale émerge qui incite à aménager les champs de bataille. C'est l'objet de l'étude du Hartmannswillerkopf, dans les Vosges, par Nicolas Lefort. L'afflux de visiteurs est bien vu localement pour redresser une économie ruinée par la guerre. La pression touristique motive l'État à intervenir en classant le site monument historique dès 1921. Il l'organise de manière à canaliser les flux et à réguler l'offre commerciale alentours. « L'enjeu mémoriel a partiellement pris le dessus sur les intérêts économiques » (p. 309). En continuité, Philippe Alexandre se penche sur l'organisation et la diffusion régionale de ces flux de visiteurs vers le front des Vosges. Globalement, le tourisme de mémoire de la Grande Guerre fluctue : il reflue au début des années 1930, passe dans l'ombre des plages du débarquement après 1945 et bénéficie, enfin, du regain mémoriel des années 1980.
- 7 L'enjeu mémoriel et son usage politique sont au cœur de plusieurs autres communications. Juliette Roy met opportunément la focale sur les visiteurs allemands de ces champs de bataille dans l'entre-deux-guerres. Le front étant situé hors d'Allemagne, les pèlerins allemands visitent des lieux dédiés aux vainqueurs et ont l'impression que leur mémoire et leurs soldats sont ignorés, minorés. Dans les années 1930, les partisans de la paix veulent faire de ces lieux des espaces de construction d'une mémoire partagée et apaisée, pour envisager un avenir commun. Ainsi, les commémorations franco-italiennes de la guerre sur le front de l'Ouest (étudiées par Pierre-Louis Buzzi) se montrent aveugles aux démonstrations fascistes qu'elles occasionnent, soucieuses, avant tout, de préserver une amitié avec l'Italie contre la montée du nazisme. 1936, avec l'élection du Front populaire, la guerre d'Espagne et le rapprochement des dictatures, signe la fin de ces illusions.
- 8 Les quatre derniers chapitres sont consacrés à la mise en valeur actuelle de la Première Guerre mondiale et de ses lieux, des cimetières aux musées. Olivier Verdier s'intéresse à la redécouverte et à la mise en valeur du site oublié du Grand-Couronné depuis les années 1990. Claire Dupuis expose, quant à elle, son enquête sur la sociologie, les pratiques, les motivations et la satisfaction des visiteurs australiens des champs de bataille. Franck David explore la riche thématique des monuments aux morts qui, d'objets banals de l'espace public communal, font désormais l'objet d'un regard patrimonial. Enfin, Chiara Isadora Artico, par une étude comparative internationale, évoque les transformations de la muséographie du conflit, qui s'oriente de plus en plus vers des dispositifs immersifs et multisensoriels.

- 9 Cet ouvrage dresse, au total, un excellent panorama de la relation entre Première Guerre mondiale et tourisme. Les conflits qui naissent de la mise en tourisme ressortent dans la plupart des articles. Faire du profit en vendant la souffrance des combattants exaspère bien du monde. Pendant la guerre, déjà, en Autriche comme en France, on dénonce les hôteliers « profiteurs de guerre » et les riches oisifs qui continuent à faire les saisons comme s'il n'y avait pas de guerre – quand ce ne sont pas les ouvriers et ouvrières qui, comme en Écosse, choquent par leur manque de convenances. Après la guerre, on oppose « touristes » et « pèlerins » et on critique le manque de dévotion des premiers. Les sentiments eux-mêmes se brouillent : Simon Gregor relève que la haine et la vengeance animent certains de ceux venus sur les traces d'un parent, d'un enfant mort au front, loin de l'image de recueillement et d'apaisement qui prendra corps dans les années 1920.
- 10 Plutôt qu'une conclusion, on est tenté de voir au terme de cet ouvrage une ouverture. Y.-M. Evanno et J. Vincent dégagent une piste en affirmant que la Première Guerre mondiale pose « les bases du tourisme de l'entre-deux-guerres, tout en s'appuyant sur les évolutions qui émergeaient déjà à la Belle Époque » (p. 435). On pense, avec Emmanuelle Cronier, à la transition entre le tourisme élitiste et le tourisme « de masse ». Cette dimension transitionnelle de la guerre est cruciale. L'importance hygiénique et nationaliste du tourisme (thermal, climatique, de nature et sportif), par exemple, déjà présente après la défaite française de 1870, s'accroît durant l'entre-deux-guerres. L'essor des colonies de vacances semble déterminé par cette guerre puis par les enjeux de « régénérescence » de la « race » pendant l'entre-deux-guerres. Le tourisme thermal, très peu évoqué, sort totalement changé de ces années de guerre : la clientèle se moyennise, l'offre se médicalise. La guerre joue-t-elle un rôle d'accélérateur ou de déclencheur ? Le conflit transforme par ailleurs en priorité un aspect jusque-là négligé : la formation des professionnels du tourisme. C'est en effet alors qu'émergent, afin de pouvoir se dispenser des personnels étrangers, les écoles hôtelières. L'environnement n'est évoqué qu'assez marginalement, même si plusieurs communications font état de la transformation rapide des champs de bataille du fait de la reprise spontanée du couvert végétal. La nature interroge alors la mémoire, au risque de l'effacement. La question corollaire de l'effet sur le tourisme des destructions de villes et de monuments mériterait également une synthèse. Le genre pourrait aussi aider à mieux saisir les pratiques touristiques, tout comme les choix d'aménagement autour de la guerre pour et par le tourisme. Pour finir, cet ouvrage est une invitation à remonter dans le temps pour aller voir les manières passées de mettre en valeur les hauts lieux militaires, comme ceux de la Révolution française et du Premier Empire.

NOTES

1. John Walton, « Leisure towns in wartime: the impact of the First World War in Blackpool and San Sebastián », *Journal of contemporary history*, vol. 31-4, 1996.